

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Jour mortel

Mélissa Veilleux



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Veilleux, M. (1997). Jour mortel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 42–44.

## Jour mortel

Mélissa Veilleux

**E**ncore cette nuit, elle veille sur les victimes de cette guerre qui n'en finit plus. Elle va de l'un à l'autre, inlassablement. Il y a des corps partout. Tous blessés ou mourants, allongés sur des matelas vieux et bosselés, maculés du sang de ceux qui les ont précédemment occupés. Cent mètres carrés d'un concentré de souffrance humaine.

Une rumeur incessante meuble l'air suffocant du hangar. La litanie du prêtre administrant l'extrême-onction à la chaîne. Les appels de certains qui n'en peuvent plus de supporter l'insupportable. Les geignements de ceux qui n'ont plus la force de crier. Le murmure des infirmières aux yeux cernés. Les ordres impérieux des médecins fébriles, exténués, qui continuent leur combat contre leur ennemie séculaire. Leurs chuchotements, aussi, parfois. Il faut amputer. On ne peut rien faire pour lui. Appelez le prêtre.

Elle se penche sur un jeune homme livide pour lui donner à boire. Il porte sur lui l'odeur reconnaissable des mourants, un relent âcre de sueur, de fièvre et de médicaments. Elle déteste ce parfum. Elle soutient le garçon pendant qu'il boit. Il s'arrête entre chaque gorgée, cherchant son souffle. Quand il a terminé, elle le recouche doucement et remonte le drap blanc sur son torse pansé. Elle ne peut s'empêcher d'y voir un linceul.

À côté de l'adolescent, un autre soldat. Un homme, celui-là. Il délire. Dans sa semi-conscience, il s'adresse à un interlocuteur invisible, l'informant que c'est pas des cannellonis qu'il a commandés, merde, et d'abord peut-on lui dire ce que cet énorme loup fait sous sa table? Elle essuie le front trempé du soldat en lui murmurant des paroles apaisantes. Quand elle se

relève, l'austère jupe de coton épais qu'elle porte comme toutes les missionnaires, ici, bruit doucement.

Avant de s'éloigner, elle jette un regard sur le garçon mourant. Oui, elle le prendra avec elle tout à l'heure.

•

L'attente, cette nuit, a été longue. L'entêtante odeur du sang, dans la pièce, est devenue intolérable.

Elle a dû sortir quelques fois pour ne pas devenir complètement folle et commettre l'irréparable. Mais, Dieu merci, le médecin l'appelle. Un nouvel arrivage de blessés. Il faut faire de la place.

Zigzaguant entre les allées, le médecin sur ses talons, elle lui désigne ceux qu'elle a choisis, des hommes pour qui la mort est inévitable. Il donne son assentiment à regret, comme toujours. Elle sait que même après toutes ces années, ce geste d'abdication lui est chaque fois difficile.

Elle voudrait tellement qu'il voie, comme elle, que ces cinq hommes ne sont pas des condamnés mais, au contraire, des élus.

Quelques instants plus tard, elle se retrouve dans le petit bâtiment qui lui est réservé. On y a transporté les cinq soldats. En attendant que le prêtre ait terminé de leur donner l'absolution, elle les observe, un sourire triste sur les lèvres.

Dommmage pour le jeune garçon. Malheureusement, dans cette guerre, pas de passe-droit. La jeunesse n'est pas un rempart contre la mort. Les balles, les mines, les éclats d'obus, c'est pour tout le monde.

Le saint homme se retire. Il a fait ce qu'il pouvait pour eux.

C'est à elle maintenant de les aider à franchir la dernière étape.

Elle va vers le plus jeune d'abord. Comme tout à l'heure, elle s'agenouille à ses côtés et l'aide à se redresser. Puis, se penchant sur son cou, elle le mord. Surpris, il se crispe dans ses bras, mais à mesure que le sang s'échappe de lui, il s'abandonne. C'est fini.

L'aube dans quelques minutes. Il lui faut se dépêcher. Elle visite tour à tour les quatre autres hommes.

Elle fait vite, comme toujours, afin que le passage s'effectue sans douleur.

Elle quitte ensuite précipitamment la pièce par le petit escalier qui descend vers sa demeure souterraine, se déroband au jour mortel qui se lève.